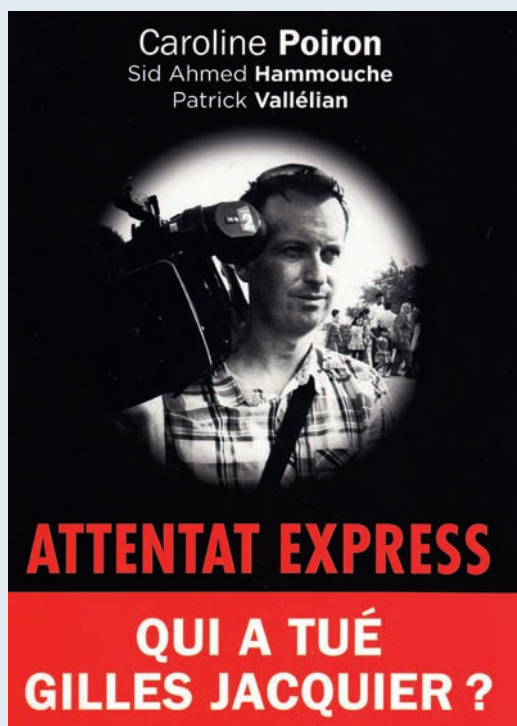


Entretien avec Patrick Vallélian, grand reporter
Pierre-Philippe Bugnard, Université de Fribourg

« Pris dans la guerre ! » Les ressorts funestes d'une propagande totalitaire¹

Patrick Vallélian, aujourd'hui rédacteur en chef de *Sept.info*, a pris part à la Journée d'étude « Enseigner la guerre un siècle après la Grande Guerre » organisée par le GDH en octobre 2013 à Lausanne. Il revenait d'un reportage sur le terrain de la guerre de Syrie. Un reportage qui se mua en tragédie lorsque le journaliste français Gilles Jacquier, qui y participait, a été tué à Homs. Ce drame a fait l'objet d'une enquête dont la publication a été très remarquée, en particulier en France, patrie du grand reporter assassiné. En arrière-fond, c'est l'histoire d'une propagande totalitaire dans la guerre de Syrie actuelle, racontée dans *Attentat express. Qui a tué Gilles Jacquier ?**

* POIRON Caroline, HAMMOUCHE Sid Ahmed, VALLÉLIAN Patrick, *Attentat express. Qui a tué Gilles Jacquier ?*, Paris : Le Seuil, 2013.



Le mercredi 11 janvier 2012, à Homs, Patrick Vallélian se retrouve otage d'une guerre dont il voulait rendre compte des enjeux, pris soudain pour cible bien malgré lui. Cette implication directe du journaliste, sans qu'il n'exerce aucun rôle armé, est certainement de nature à nourrir l'enseignement de l'histoire à propos des innombrables chapitres relatifs à la guerre. Le témoignage du reporter fournit l'occasion de pénétrer les ressorts cachés de la violence, dans le cadre d'une histoire immédiate. Pour les classes, l'histoire de la guerre prend ainsi la dimension d'une discipline des sciences humaines : l'enseignant et ses élèves peuvent, à partir du cas abordé ici, analyser les manipulations d'une propagande dont les agents réussissent à liquider celui qui voulait en dévoiler les ressorts.

Patrick Vallélian est au bénéfice d'une formation d'historien, ce qui compte pour l'enquête d'histoire immédiate que constitue *Attentat express*. Une enquête menée au-delà des sources de l'histoire profonde, puisqu'elle se base sur un épisode vécu. C'est la principale raison pour laquelle Patrick Vallélian avait alors accepté de venir parler de l'investissement professionnel d'un grand reporter, autour d'une question que la didactique tient pour « sociale » et « vive » : « sociale » dans l'idée qu'elle constitue un enjeu primordial dans les classes où règne une hétérogénéité de cultures ; « vive » dans l'idée qu'elle pourrait heurter les sensibilités, en dépit du fait que les médias ont multiplié son évocation à chaque journal télévisé. À l'instar des cinquante professeurs du secondaire présents à cette Journée de 2013, tout enseignant redoutera sans doute d'aborder sans préparation une

¹ Entretien réalisé à l'occasion d'un échange de courriels entre les 5 et 10 mai 2015.

telle question en classe. Chacun souhaitera la traiter en conscience de ces difficultés, de manière à privilégier la posture d'impartialité engagée que réclame le statut de pédagogue.

L'intervention de Patrick Vallélian, annoncée sous le titre « Pris dans la guerre ! Comment rendre compte de l'indicible à l'école ? La guerre, est-ce que c'est comme dans les manuels ? », avait d'emblée suscité l'intérêt des auditeurs. Ici, l'ambition est simplement de transmettre un peu de la conférence-débat de 2013, sous la forme d'une interview.

Il convient enfin de rappeler, si l'on s'en tient aux origines immédiates du conflit, que tout a commencé le 13 mars 2011 lorsque quinze écoliers ont été arrêtés pour avoir tagué des slogans de la révolution égyptienne. Un appel a aussitôt été lancé sur Facebook, enjoignant les Syriens au soulèvement. Quatre ans plus tard, on en est peut-être à 200 000 morts et 2 millions de réfugiés, à tant de souffrances et d'épreuves pour des millions de gens...

– *Pierre-Philippe Bugnard (PPB). Patrick Vallélian, avant de se demander en quoi la confrontation à la guerre pourrait modifier le regard du professeur et de ses élèves, rappelez-nous ce qui s'est passé à Homs, ce mercredi 11 janvier 2012.*

– **Patrick Vallélian (PV).** Ce jour-là, je réalise un reportage dans cette ville en état de guerre. Je participe à un voyage de presse organisé par Damas en compagnie d'une grosse dizaine de journalistes occidentaux. Il y a notamment une équipe de TV de France 2 dont fait partie Gilles Jacquier. Nous arrivons en ville en début d'après-midi. Check-points, militaires dans tous les coins, l'impression d'être observés continuellement... Les autorités sur place nous préparent un programme de visite qui ne nous laisse aucune marge de manœuvre. Nous devons suivre et nous taire. L'idée, c'est d'aller constater les méfaits de ceux que le gouvernement de Bachar el-Assad appelle les terroristes dans un hôpital au nord de la cité. Finalement, nos guides en armes nous emmènent au sud, dans un quartier alaouite. Il y a du linge pendu aux balcons, des enfants qui jouent sur la place de jeu, des badauds, des vendeurs de rue... Tout semble normal. Or quand notre minibus s'arrête, nous tombons sur des manifestants. Ils

nous attendaient. Ils crient des slogans favorables au régime et bloquent notre véhicule, quand une explosion retentit. La majorité du groupe de journalistes s'y rend. Je reste en retrait. Et c'est à ce moment-là que Gilles Jacquier est assassiné comme nous l'avons démontré dans notre livre.

– *PPB. Assassiné ! C'est donc qu'il y a eu préméditation. Seriez-vous tombés dans un guet-apens ? Celui-ci ne visait-il pas à éliminer un journaliste dit de la « presse libre » tout en rendant les « terroristes » responsables de sa mort ?*

– **PV.** Nous sommes effectivement tombés dans un guet-apens qui avait plusieurs objectifs. En tuant Gilles, pourtant invité officiellement par Damas, le régime pouvait ensuite expliquer qu'il lui était impossible de protéger les témoins neutres que sont les journalistes, que le pays était sous la menace de terroristes et qu'il fallait que la communauté internationale le laisse faire pour remettre de l'ordre. C'était une manière aussi de faire peur à toutes les rédactions qui, ensuite, ont hésité à envoyer des journalistes sur le terrain. Damas pouvait aussi faire passer les révolutionnaires pour des terroristes sanguinaires prêts à massacrer leurs seuls alliés, les journalistes. C'était aussi une manière d'impliquer Sarkozy, accusé d'armer les opposants à Bachar el-Assad.

– *PPB. Un seul passage éclair dans un épisode violent d'une guerre civile aux ramifications internationales permet de saisir la cascade de manipulations qui font une guerre, qui conduisent à un massacre de centaines de milliers de civils pris en otage, comme vous. Comment montrer à une classe la brutalisation à laquelle aboutit un tel scénario ?*

– **PV.** Avant le comment, il y a le pourquoi. Je pense qu'aborder la guerre, c'est avant tout sortir l'élève de sa zone de confort, c'est lui montrer que le monde peut être sauvage. Il doit en être conscient en tant que futur citoyen et potentiellement citoyen-soldat. Toute violence a des conséquences. Tout acte violent peut déraiper. Parler d'une guerre en cours dans une classe, c'est bien entendu aborder l'aspect historique, géopolitique, économique du conflit... mais c'est aussi toucher au vivant, au désespoir des civils, à la faim, à la mort. Parler d'une guerre, c'est faire le

portrait d'une société bouleversée, d'un pays en destruction, d'une région en perdition. Cette démarche doit faire réfléchir l'élève sur son vécu et lui faire comprendre l'importance de la paix, du débat, de la contradiction, de la démocratie aussi, de la manipulation des masses, de la propagande.

Quant au comment aborder une telle problématique, la réponse est variable à mon avis. Cela peut aller d'une série de photographies avant-après à un film, à un documentaire, à des livres-témoignages comme le nôtre, ou mieux encore à des témoignages de survivants ou de réfugiés qui ont fui la guerre. Les médias sont clairement centraux dans cette optique, mais il faut veiller à varier les sources afin d'aborder également la question de la propagande. Il me semble aussi qu'il est important de faire comprendre à l'élève que la guerre est très proche de lui, qu'elle a des conséquences sur son quotidien : afflux de réfugiés, variation du prix du pétrole, chômage, zones interdites de voyage...

– PPB. Placer une classe devant la complexité de la guerre, lui apprendre ainsi à dépasser l'énumération classique causes-déroulement-conséquences, comme vous le proposez, est exigeant. C'est pourtant bien ce qu'il faut faire. Vu l'omniprésence de la guerre, quelle que soit l'époque étudiée, ne pourrait-on pas imaginer une approche générale du phénomène ? Les élèves tireraient des parallèles entre les conflits, de cas en cas. Par exemple, si l'on choisit de partir de la guerre de Syrie, y aurait-il un extrait du livre particulièrement fait pour caractériser la guerre ?

– PV. Vous avez raison. Les mécanismes qui amènent à la guerre sont souvent les mêmes : tensions sociales, crise, pression démographique, expansion ethno-politique... En analysant les circonstances de la montée vers le conflit, il est évident que les élèves en apprendraient beaucoup sur le processus, la mécanique, les enchaînements... Au sujet de notre livre, je ne peux que conseiller la lecture des chapitres « Opération modèle » qui explique comment le meurtre de Gilles a été commis, « Un rapport sous influence » qui montre ce qu'est une opération d'influence et « Une mère pas très catholique » qui décrit comment un régime instrumentalise les gens. Quant à la conclusion, elle est encore tellement d'actualité !

– PPB. Une dernière question : peu après la mort tragique de votre confrère Gilles Jaquier à vos côtés, le secrétaire général de l'ONU, Ban Ki-moon, demande une fois de plus à Bachar el-Assad d'« arrêter de tuer ». En pensant à d'autres conflits, qu'est-ce qui pourrait mettre fin à celui-ci ? Auriez-vous une hypothèse, un espoir à formuler que nos élèves pourraient mettre en perspective ?

– PV. J'ai visité il y a quelques années le centre d'intelligence de l'armée américaine, au Kansas. À Fort Leavenworth, les militaires pensent la guerre, les nouvelles tactiques, planchent sur les armes du futur. À l'époque, j'ai rencontré un officier supérieur qui m'a dit une chose vraie sur la guerre : elle ne s'arrête que quand l'un des adversaires est à bout, qu'il ne voit plus aucune raison de se battre. Et ce n'est pas une question matérielle dans ce cas. S'il le faut, les hommes sont capables de se battre à mains nues. Rappelez-vous les combats dans les tranchées durant la Première Guerre mondiale ! Plus concrètement, les combats s'arrêtent quand plus du tiers d'une population masculine en âge de combattre a été mise hors d'état de nuire. C'était le cas avec les Japonais durant la Seconde Guerre mondiale alors qu'ils ne voulaient pas se rendre. Ou avec les Allemands qui étaient pourtant endoctrinés et décidés. Ce sont des millions de morts, d'estropiés, de blessés, de disparus... Cet officier avait ajouté que les Américains n'avaient pas gagné le Vietnam parce qu'ils n'avaient pas été au bout de cette logique et qu'ils allaient perdre l'Irak et l'Afghanistan pour la même raison. Parce que le coût humain de la victoire n'était politiquement pas acceptable et que l'opinion publique occidentale refuserait une telle boucherie. C'est cynique, mais c'est ainsi. En Syrie, tant que les parties en présence n'ont pas assez souffert, elles continueront à se battre. D'autant qu'elles sont généreusement arrosées d'armes, d'argent et d'hommes en provenance des monarchies du Golfe notamment, et que l'ONU a totalement failli. Cette organisation est censée maintenir la paix dans le monde. Pour le coup, c'est plutôt raté. C'est aussi à l'ONU que les nations devraient discuter d'une issue au conflit, d'une voie de sortie pacifique. Or tant qu'il n'y a pas de consensus, rien ne se passera.



Difficile de cerner les enjeux d'une guerre... à voir ces jeunes militaires, qui pourrait penser qu'ils figurent parmi les auteurs présumés de l'attentat perpétré contre Gilles Jacquier ?

© Photo aimablement fournie par Patrick Valléian.



Ces hommes sont pourtant impliqués directement dans une guerre dont les effets sont particulièrement dramatiques à Homs, ville concentrant la résistance au régime syrien et donc attirant la plus féroce répression. Et encore, ce photomontage montre l'état d'un quartier cossu. Son auteur s'est d'ailleurs indigné que les ravages dans les bidonvilles de Syrie ne circulent pas aussi bien sur Internet.

© Vincent Destouches : <http://www.lactualite.com/blogues/le-fouineur/photo-syrie-homs-avant-et-apres/>, consulté le 10 mai 2015.